

**Un aperçu de la teneur du roman**  
**« BIENVENUE AU NULPARISTAN ».**

**J'espère que ces passages vous donneront l'envie de le lire.**

**Lignes extraites de l'introduction**

Chroniqueur au sein d'un quotidien du département de la Haute-Loire, Benoît était chargé d'approvisionner la rubrique des faits divers.

Un après-midi du mois de novembre 2003, il se rendit dans un célèbre musée de la ville du Puy-en-Velay pour rédiger un article sur une exposition temporaire d'art abstrait. En progressant à travers la galerie des beaux-arts, il croisa un sexagénaire qui contemplait une toile blanche parsemée de traînées marron et jaunes. Pensant avoir affaire à un connaisseur, il l'aborda en lui posant une question technique. Ce dernier lui avoua n'avoir aucune notion de peinture, mais lui certifia cependant que cette œuvre, signée par un artiste tunisien qui puisait son inspiration dans les clubs de vacances de Djerba, ne relevait pas du domaine de l'abstraction, car elle reproduisait fidèlement les conséquences de la diarrhée du voyageur.

Les deux hommes entamèrent une discussion devant ce tableau qui représentait la face cachée du caleçon d'un touriste français en proie à des symptômes gastro-intestinaux. Benoît apprit que son interlocuteur...

**Lignes extraites des pages 61 et 62**

Au terme de deux mois de travaux et d'aménagements intérieurs, le restaurant fut prêt à fonctionner. Cependant, Markos et Zviad ne pouvaient assurer à eux seuls la cuisine, l'accueil et le service. Ils déposèrent une offre d'emploi dans le Panard déchaîné, un hebdomadaire local, à ne pas confondre avec un « ouebdromadaire bancal » qui désigne un araire tiré par un dromadaire boiteux. Dès la parution de l'annonce, les postulants affluèrent et les affluents postulèrent.

Un individu se présenta avec un curriculum vitae si impressionnant que Markos fut tenté de l'engager. Mais il décida de le tester par acquit de

conscience et lui demanda de faire revenir des oignons. Ce dernier les posa par terre et recula. Puis il s'accroupit et tapota le sol avec sa main.

— Allez, les petits oignons, obéissez-moi ! Revenez de suite !

Il capitula au bout de plusieurs tentatives.

— Je fais tout mon possible pour les faire revenir, mais ils ne m'écoutent pas.

Markos se maîtrisa pour ne pas le culbuter, alors qu'il pensait le recruter, et lui indiqua la sortie. Il survola la lettre de motivation du candidat suivant et lui confia une dorade.

— Préparez-moi des filets de poisson panés.

Celui-ci éventa la dorade et se mit à prélever les organes.

— Pourquoi procédez-vous ainsi ? s'étonna Markos.

— Je cherche les embryons. Vous m'avez dit de préparer des filets de poissons pas nés.

Pris d'une envie irrésistible de l'embaumer plutôt que de l'embaucher, Markos s'empressa de l'éjecter avant de commettre l'irréparable et accueillit Achille Iconcarné de Concarneau, un cuisinier dont les ancêtres huguenots avaient fui la Bretagne lors de la guerre de la Ligue. Durant son essai, Achille trancha des tomates et se coupa malencontreusement le doigt, sans toucher le tendon.

— Mab gast ! ragea-t-il en breton. Je me suis coupé avec la mandoline !

— Ce n'est pas grave, lui répondit Markos. Il est moins douloureux de s'entailler le doigt avec la lame d'une mandoline que de s'enculer avec le manche d'une contrebasse !

Hormis cet incident, Achille Iconcarné de Concarneau...

### Lignes extraites des pages 96 et 97

Au mois de septembre 1952, le président du Grand Conseil Populaire, un certain Walter Klozèt, se pencha sur la création d'un réseau d'assainissement collectif pour éviter aux Bourguenbézeurs d'être confrontés de nouveau à une situation « cacastrophique ».

Les Nulparistanais n'étant pas à la pointe de la technologie de l'acheminement des eaux usées, Walter Klozèt était dans l'incapacité de

réaliser son projet sans le concours de prestataires étrangers. Conscient que le budget ne permettait pas de financer des travaux de voirie d'une telle ampleur, il élaborait un plan digne d'un grand stratège. Par l'intermédiaire du consulat cubain de Tomsk, il fit propager la rumeur selon laquelle le sous-sol nulparistanais regorgeait de pétrole.

Un mois plus tard, il reçut une offre émanant de la société de forage Mürdüsön Grand-Father and Father and Son. Celle-ci était spécialisée dans la conception de pipelines, et occasionnellement de « linepipes » taillées par sa secrétaire de direction, madame Line, surnommée « madame Saint-Claude » ou « l'artisanne pipière », et détenait le brevet des « oléocomtes » qui n'étaient autres que des tubes d'un diamètre inférieur à celui des oléoducs. Son siège social se trouvait à Pago Pago, capitale des îles Samoa américaines où les bouteilles vertes de jus de fruits se vendent par paire, tandis que ses ateliers de fabrication de tuyauteries étaient à Groznyï en Tchétchénie.

Cette aberration résultait d'une ruse fomentée par Staline pour inciter les entreprises étrangères à s'implanter sur ce territoire déserté depuis l'opération Tchétchévitsa, nom de code de la déportation de la population tchéchène en 1944. Au même titre qu'une célèbre fabrique polonaise de polochons qui y laissa des plumes, la société Mürdüsön Grand-Father and Father and Son fut attirée par les promesses séduisantes du dictateur. Mais son directeur général, un certain Harald Ultrhasson, désenchantait rapidement, car le MGB, ministère de la Sécurité de l'État et ex-NKVD, missionna un officier pour superviser les faits et gestes du personnel. Doté d'un zèle hors du commun, ce dernier ordonna de ne pas jeter les papiers-toilette dans la cuvette et fit installer des seaux pour les collecter. Un soudeur bipolaire, un chaudronnier psychopathe, un plâtrier improvisé cuisinier et un médecin reconverti en chef d'atelier s'exécutaient sans comprendre l'intérêt de cette consigne.

Un beau jour, une brigade du MGB...

## Lignes extraites des pages 159 et 160

Les services secrets nulparistanais détenaient un émetteur-récepteur militaire de longue portée saisi aux Soviétiques, ou plutôt cédé par Gazolyne, lors de la pseudo-bataille défensive de 1943. Tristan Kulade le fit rapatrier dans son bureau et proposa à Gazolyne, qui maîtrisait sa manipulation, de s'en servir pour essayer d'établir un contact avec le ministère de l'Agriculture. Tous deux ignoraient cependant qu'une partie du matériel militaire ayant servi durant la Seconde Guerre mondiale était stockée dans un entrepôt à Mourmansk.

Deux conscrits et un adjudant étaient affectés à la surveillance de ce site. Ils n'avaient rien d'autre à faire que de disputer des parties d'échecs interminables avec une bouteille de vodka à la clé pour le vainqueur, jusqu'à ce jour du mois d'août 1976 où une sonnerie incessante perturba leur train-train. Surpris, ils se mirent à chercher son origine en avançant le long d'un alignement de roquettes de calibre 132 qui alimentaient les orgues de Staline, ou Stalinorgel en allemand.

Pourquoi les soldats allemands du front de l'Est surnommèrent-ils ainsi ce lance-roquettes multiple, sachant pertinemment que Staline ne s'en servait pas pour interpréter la toccata et fugue en ré mineur ni en « raie mineure » de leur célèbre compositeur baroque ? Ayant commis un blasphème en baptisant un engin de mort du nom d'un instrument liturgique, ils furent maudits par Jean-Sébastien qui se retourne encore dans son « Bach ».

Les trois militaires découvrirent l'élément perturbateur. Il s'agissait d'un vieux poste émetteur-récepteur portant l'estampille du 688<sup>e</sup> bataillon d'infanterie de l'Armée rouge, coincé entre le fusil du célèbre tireur isolé de Stalingrad et une paire de bottes usagées dégageant une insupportable odeur de maroilles. L'un des soldats, adepte de spiritisme, fut pris de panique, car un mystère planait autour de la disparition inexplicquée de la totalité des effectifs de cette unité durant l'été 1943.

— Ce sont les fantômes du 688<sup>e</sup> !

Sans se démonter, l'adjudant...

## **Lignes extraites des pages 204 et 205**

En déambulant main dans la main dans Bourguenbèze par un après-midi ensoleillé du mois de décembre 1996, William et Inès Perré traversèrent la Rezsüpublikia Plaszia et passèrent devant l'immeuble du Grand Conseil Populaire sans se douter de ce qui s'y déroulait.

Une enveloppe libellée à l'attention du président venait d'être déposée sur son bureau. Postée à Vaduz, la capitale du Liechtenstein, elle provoqua un véritable coup de théâtre, car le courrier provenant de l'étranger se comptait sur les doigts restants de la main d'un yakusa. Fidel Opost, le président en exercice, l'ouvrit en présence des conseillers et en retira une lettre qu'il se mit à lire mentalement. Soudain, il perdit connaissance et s'affala sur le sol en lâchant un gaz de soulagement.

Lors de la réunion précédente, Fidel Opost avait copieusement insulté Elie Kopter, le conseiller des Bêtes et bestiaux. Profitant de l'occasion pour se venger, Elie Kopter se porta volontaire pour le ranimer et le gifla sans ménagement.

Ayant repris ses esprits, Fidel Opost, dont les joues violentées rappelaient les fesses d'un babouin en crise hémorroïdaire, tendit la lettre aux conseillers. Ces derniers découvrirent qu'elle émanait de Yamabékan Kadératé, l'un des voyageurs qu'ils croyaient disparus à jamais, et s'écroulèrent à tour de rôle en pétéradant. Henri Chissime, le conseiller de l'Argent public, s'appuya sur la table pour ne pas s'effondrer, mais ne put s'empêcher d'expulser une diarrhée diluvienne. Le tombereau d'un agriculteur qui passait à cet instant fut réquisitionné pour le raccompagner chez lui. Henri Chissime parcourut le trajet debout, les jambes écartées et le corps pris en sandwich entre une chèvre paludique et un bouc en chaleur.

Le récit de Yamabékan Kadératé n'avait pas de quoi provoquer une telle hystérie, si ce n'est...

## **Lignes extraites des pages 217 et 218**

À l'annonce du suicide d'Adolf Hitler, Karl et Gwürün Deynarht, des Berlinoises membres du NSDAP, ramassèrent quelques biens, dont une valise

qui leur était très précieuse, et prirent la poudre d'escampette. Ils mirent fin à leur cavale au Nulparistan et débutèrent une nouvelle vie bien plus modeste que celle qu'ils connurent sous le régime nazi. Ils obtinrent la nationalité nulparistanaise en 1949 et eurent un fils, Otto, qu'ils promenaient sur leur moto. Ils menèrent une existence discrète jusqu'en 1950 où le destin de Karl prit un tournant inattendu.

La brigade des stupéfiants de Krasnoïarsk soupçonnait l'existence d'un trafic de poudre de corne de yack entre la Mongolie et la Russie, mais ne parvenait pas à appréhender les organisateurs de ce commerce illicite. Sans rien gober depuis le désert de Gobi, des chameaux acheminaient la denrée prohibée à travers la région autonome ouïghoure parsemée de boulghour et le bassin de Dzoungarie truffé de figues de Barbarie. Ils franchissaient ensuite les étendues xériques du Taklamakan sans croiser de danseuses de french cancan... un véritable carcan dirait un prêtre anglican essayant de convertir un pélican.

Au terme d'un long voyage, la caravane s'arrêtait aux abords de Bichkek au Kirghizistan où la marchandise était transférée à bord d'un camion qui prenait la route dès l'aube pour Karaganda au Kazakhstan. Le chauffeur arrivait à destination dans la soirée et s'accordait un repos bien mérité chez Tamara, une prostituée-aubergiste surnommée « la raie publique » ou plus câlinement « la petite chatte des peuples » : à différencier du « petit père des peuples » qui n'aurait pas apprécié de se faire tripoter les fesses par un camionneur. La table de Tamara était une adresse incontournable pour les routiers de passage qui se délectaient de la bonne charcuterie maison. Au dessert, une babouchka boiteuse leur servait un sablé garni de crème au blanc d'œuf. Ayant pour habitude de reprendre de la charcutaille après l'entremets, Tamara se mettait à genoux, les fesses au chaud devant la cheminée, et leur dévorait le boudin dans cette ambiance chaleureuse qui régnait à l'intérieur des datchas de Karaganda durant les douces nuits de l'hiver sibérien sous le tendre régime stalinien.

Une Moskvitch 400 et une vieille Gaz M1 prenaient...

## Lignes extraites des pages 261 et 262

Après avoir mis fin à l'autocratie moyenâgeuse des Invariables, le Grand Conseil Populaire s'activa à renforcer ses liens avec le puissant voisin russe. Au mois de juin 1997, une rencontre officielle entre le président Fidel Opost et son homologue russe se déroula dans l'enceinte du Kremlin. Lors de cette entrevue, Boris Eltsine accepta de prendre en charge les dépenses relatives à la construction d'une ligne ferroviaire entre Bourguenbèze et Krasnoïarsk, avec en prime la restructuration du Nulparistan et l'implantation d'un aéroport. Dès son retour, Fidel Opost réunit le Grand Conseil Populaire et annonça fièrement le résultat de son entretien avec le président russe.

— Vous deviez simplement demander une participation financière pour la construction d'une voie ferrée. Comment avez-vous fait pour convaincre Eltsine d'investir autant au Nulparistan ? lui demanda Raoul Kislaroul, le conseiller instigateur du projet de rapprochement avec la Russie.

— J'y suis parvenu grâce à ma précieuse collaboratrice, lui répondit Fidel Opost.

— De qui parlez-vous ? Vous étiez seul à Moscou.

— C'est ce que vous croyez. Connaissant la réputation d'Eltsine, je lui ai apporté une bouteille de mûrodka. Ravi de ce cadeau, il m'a proposé de trinquer avant d'entrer dans le vif du sujet. N'étant pas habitué à notre puissante eau-de-vie, auprès de laquelle sa vodka n'est qu'un insipide jus de pomme de terre, il en a ressenti les effets dès la seconde rasade. Après la troisième, j'ai pris mes grosses couilles en main et lui ai tout demandé. Et ce con, qui était à point, a accepté sans discuter.

— Incroyable ! Notre boisson nationale est plus efficace que tous les meilleurs diplomates réunis. Gloire à notre mûrodka ! s'exclama Raoul Kislaroul.

Fidel Opost et ses conseillers se levèrent et scandèrent :

— Mûrodka, ô mûrodka, le gros Boris tu baisas ! Mûrodka, ô mûrodka, le monde entier tu baiseras !

Comparés aux milliards que la Russie allait déverser sur le Nulparistan, les cinquante millions de dollars reposant dans une banque...

---